

XIV. Bastard Spalardo

– ...Nyan-Nyan ?

– ...je confirme !

Sacrebleu ! comment se pouvait-ce ? Je vis, vous vîtes, tous ceux qui ne regardaient pas ailleurs virent Nyan-Nyan sauter à l'eau avec Fleur-de-Courge, croiser les Martin en brasse coulée et aborder le « Jellyfish Beda », nom d'un petit bonhomme !

S'il fallait évoquer plus avant ma surprise, j'en aurais pour un bon quart d'heure et vous avez mieux à faire, en conséquence, je coupe là. Je parle évidemment pour ceux dont ce récit ne leur est pas encore tombé des mains.

Je convainquis donc Nyan-Nyan de m'éclairer sur les circonstances qui nous avaient amenés à partager la même cabine sous la ligne de flottaison, de le faire de vive voix, sans plus me ventiler l'information.

Il en convint : j'avais droit à quelques explications que je vous sers tout de go, telles qu'il me les servit lui-même.

Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge furent accueillis chaleureusement, sur le « Jellyfish Beda ». Grand-Père Pitamaha faillit même s'en trouver mal de bonheur, ce dont personne ne s'inquiéta car il était coutumier du fait.

La joie de les revoir s'ajoutait à celle déterminée par le départ des Martin que plus personne ne pouvait supporter tant ils avaient à se plaindre de tout : de la lenteur du bateau, qu'ils comparaient à celle d'une bicyclette de facteur, de la promiscuité avec les autres passagers, à qui ils reprochaient d'être trop nombreux, de la qualité de la nourriture, de sa quantité aussi qui les amenait à loucher sur la gamelle des enfants, beaucoup trop généreusement servis à leur goût, qu'ils accusaient d'en gaspiller le contenu.

Il fallait voir la mine dégoûtée que grimaçait Denise, lorsqu'elle déglutissait sa ration d'eau ! Elle n'aurait jamais cédé sa part, même quand elle n'avait pas soif, quitte à la recracher par-dessus bord afin que nul n'ait l'opportunité d'en profiter. C'en était devenu une attraction.

Surtout il y eut le problème des quarts. Tout le monde voulait être sur le pont la nuit quand il faisait frais et dans la cale plus fraîche, le jour quand il faisait chaud.

Tout le monde avait accepté de se plier à la discipline d'établir un roulement afin que chacun put tour à tour avoir frais quand il faisait chaud et chaud quand il faisait frais, à condition d'accepter l'inverse pour que ce ne soit pas toujours les mêmes qui s'y collaient.

Tout le monde se plia à cette discipline sauf les Martin qui, au nom de leur liberté d'aller et venir quand ça leur plaisait, sortaient quand il faisait frais et rentraient quand il faisait chaud.

Quant aux autres à qui ils n'interdisaient pas d'agir de même, s'ils se pliaient à cette discipline, disaient-ils, c'est qu'ils le voulaient bien et qu'ils étaient des esclaves dans l'âme.

Mais derrière cette attitude apparemment provocante, il y avait en fait une vraie volonté pédagogique typiquement française, ancrée dans l'esprit des Martin : l'autorité étant la particularité des pays arriérés, ils voulaient monter à tous ces passagers venant de pays à la traîne que chez eux, dans le beau pays d'où ils venaient, l'Hexagone, tous les Hexagonaux étaient élevés dans l'esprit de n'en faire qu'à leur tête.

Ils prétendirent même que déverser ses détritiques à côté de la poubelle collective était un acquis inaliénable de la Révolution Française, fermez le ban !

Pourtant les Martin en avaient vu des vertes et des pas mures depuis qu'ils s'étaient retrouvés une main devant, une main

derrière sur le perron du palais du Gouverneur de l'île du Trou-du-Cul-du-Monde.

Ils ne niaient pas ce qu'ils devaient à Grand-Père Pitamaha pour s'en être tirés et, peut-être même, d'être toujours en vie mais de là à traîner cette reconnaissance comme un boulet pour toujours, c'était trop demander à des touristes retraités, habitués à voyager léger.

Cependant, comme ils avaient connu mieux que tous les miteux qui les entouraient, ils voulaient que cela se sache. Entre autres exemples, ils étaient les seuls, sur ce bateau, à avoir pu s'offrir, du temps de leur splendeur, la satisfaction de gaspiller l'eau uniquement pour le plaisir de chanter sous la douche au moins une fois par jour, même quand ils étaient propres.

À leur décharge, ils en profitaient aussi pour pisser, histoire de se rajouter des points d'économies journalières sur l'application « sauvons-la-planete.org ».

Enfin, de tous les passagers du « Jellyfish Beda », ils estimaient être les plus autorisés à se plaindre car, sur ce bateau, c'était eux qui avaient perdu le plus. Sans qu'ils l'exprimassent, on devinait le fond de leur pensée : les migrants n'étaient pas là de leur plein gré, admettons-le, mais il ne tenait qu'à eux de faire comme s'ils étaient en croisière. Une croisière modeste, certes, mais à leur niveau.

En effet, le confort que ceux-ci pouvaient trouver à bord ne devait être guère différent de celui des gourbis pouilleux qu'ils avaient quittés, en emportant avec eux les petites bêtes qui grattent, dans l'espoir d'avoir la belle vie sans l'avoir cotisée tout au long d'une carrière laborieuse comme les Martin qui, contrairement à eux, étaient les vraies victimes d'une escroquerie.

À force de parler de migrant, je ne peux que m'émerveiller des précautions qu'il a fallu pour choisir ce mot et l'utiliser à des fins prophylactiques.

À une époque tout entière travaillée par le tripatouillage génomique, on ne peut qu'applaudir à cette innovation sémantique obtenue par croisement génétique entre deux termes beaucoup plus dangereux à manipuler de nos jours : l'émigrant et l'immigrant.

Le génie génétique a réussi à castrer ces deux mots de leurs préfixes agressifs en créant un hybride stérile, incapable de s'installer et de faire souche : le mot migrant, rassurant comme un vaccin contre le covid.

Bientôt, grâce à lui, à la suite de la grippe saisonnière, du koala, des neiges du Kilimandjaro et de la Mer de Glace, l'immigré aura disparu de la planète, il n'y aura plus que des migrants. Cela réconforte au moment où le réchauffement climatique nous fait froid dans le dos.

Bon, j'en vois qui tordent le nez en pensant que je fais dans le pessimisme pour sacrifier à la mode ou pour finir par avoir statistiquement toujours raison, pépère, sans avoir à travailler ni confronter mon argumentation. Eh bien, je m'inscris, savez-vous en quoi ? En faux !

Pour vous dire à quel point, au contraire de ce que vous croyez, je ne suis pas pessimiste, je vais plus loin que l'optimiste standard qui se contente d'une bouteille à moitié pleine car, lorsque ce petit joueur a fini par vider sa bouteille et commence à lorgner sur la mienne, j'essaye de le convaincre que sa bouteille n'est pas complètement vide, comme la réalité l'a acculé à le croire, mais entièrement pas pleine.

Bon, ça ne change rien quant à sa soif, je l'admets, mais avez-vous jamais vu un optimiste changer quelque chose ? Changer

en mieux, je précise, car changer en pire nous, les optimistes, faisons cela à longueur de temps.

Bref, pour en revenir aux Martin, ceux-ci jugeaient qu'on leur en devait et ne se gênaient pas pour le faire savoir sans se soucier de leur popularité. C'est vous dire si Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge furent accueillis à bras ouverts quand ils leur cédèrent la place en se rapatriant sur le « Belétron ».

Voilà donc notre fine équipe en route vers de nouvelles aventures sans même se soucier, que dis-je, sans même évoquer l'absence de l'un de leurs plus ardents supporters : ma Pomme ! Merci, ça fait plaisir !

En route, donc, vers la Thaïlande et les lendemains qui chantent, disons, qui chantonnent en se serrant les coudes et la ceinture car de vivres, à part les jerrycans d'eau et les barres de céréales apportées par Nyan-Nyan, il n'y en avait guère.

Et puis ce fut la routine habituelle : les pirates, les coups de pétoire en l'air pour faire peur et le comptable qui monte sur le pont avec son carnet à souche : « ...bon, voyons voir ça quoi nous avons là ! », sauf que...

...Sauf que cette fois, Nyan-Nyan prit les choses en mains et avait anticipé leur venue. Le plus coriace avait été de convaincre Fleur-de-Courge de se déguiser à nouveau en rombière car cela lui rappelait de mauvais souvenirs.

Mais finalement elle y prit même du plaisir, il faut croire que Nyan-Nyan procéda avec moins d'autorité et d'urgence que moi et qu'il avait sa permission. Coquine !

Au comptable, il parla en directeur financier en lui démontrant que ni lui ni ses complices n'atteindraient jamais le moment où ils toucheraient les dividendes de leurs investissements s'ils continuaient à ne miser que sur le migrant,

dans un marché bientôt saturé par la croissance exponentielle de la population mondiale. Des migrants, le monde n'en manquait pas, au contraire des vieux cochons pleins de fric qui se faisaient de plus en plus vieux quoique de plus en plus riches. S'ils continuaient comme devant à ne miser que sur le migrant, c'est avec l'argent des commissions qu'ils rembourseraient leur crédit et l'entretien de leur vedette de haute mer.

– Bon, inutile de bavasser, amène-moi à ton patron, j'ai une affaire à lui proposer !

Et comme les nervis du comptable voulaient l'apprendre qui c'est qui commande, non mais des fois, Nyan-Nyan se saisit d'un petit gamin mignon à croquer, un amuse-bouche de philopède, le retourna en l'air en l'attrapant par une patte arrière et le suspendit au-dessus de la flotte.

– Va dire à ton patron que je veux le voir ou ce gamin est une chose de plus que tu auras en moins !

Alors là ! Respect ! Là, au moins, les pirates surent qu'ils n'avaient pas affaire à un rigolo et d'un signe de tête, le comptable renvoya un gros méchant sur la vedette.

Ce que voyant, Nyan-Nyan reposa le moutard sur le pont. Mais comme ce dernier commençait à brailler pour qu'on recommençât à le suspendre la tête en bas, Nyan-Nyan le refila à sa mère pour qu'elle l'emmenât brailler plus loin, ce qui soulagea de ses braillements le Sud-Est asiatique, l'Indonésie et le Sous-Continent Indien.

Spalardo était un vrai salopard. Prenez Duterte et Trump, faites saillir l'un par l'autre ou inversement, comme ça leur plaira, appelez le produit qui en découle Spalardo et vous aurez Spalardo.

N'ayez crainte, Trump et Duterte sont flattés dès qu'on leur fait l'éloge d'être des salopards. Ce sont des gens qui exposent les choses à fond, sans tabou : leur slip, les chattes des femmes,

leurs pensées. Des hommes qui disent haut et fort ce que vous ne murmurez même pas dans le noir, devant votre glace. Des exhibitionnistes tous corps d'états, en quelque sorte.

Il reçut Nyan-Nyan sans même se lever de son fauteuil, c'est vous dire si, à l'exemple de ses géniteurs, il n'avait rien à foutre des bonnes manières.

– Alors, mon bonhomme, on a des choses à raconter à Tonton Spalardo ? Tu sais, j'ai vu ton numéro avec l'amuse-gueule de lauréat du Renaudot. Ça ne m'a pas impressionné : tu n'as pas une gueule à pincer un moutard. Mais fallait trouver l'idée et c'est là que tu m'intéresse. Alors tu as intérêt à ne pas me décevoir. Va-z-y, j'écoute !

– Vous avez entendu parler du « Belétron », le bateau de croisière...

– Je t'arrête tout de suite : ils ont un nouveau commandement, il n'y a plus rien à glaner... C'est tout ?

– Non, c'est faux, c'est le même commandement et ils ne font que tourner en rond dans la mer d'Andaman, c'est un vrai bordel à bord. Et puis surtout...

– ...Voui ?

– ...Je peux vous faire monter à bord sans que personne ne le sache. Vous le videriez de tout ce qu'il contient en matériel qu'ils ne s'en rendraient même pas compte. Pas même les officiers...

– ...Et comment tu sais ça, toi ?

– Parce que je travaillais à bord et que j'ai déserté pour rejoindre le foutu rafiot que vous avez arraisonné !

À ce point-là du récit de Nyan-Nyan, les plus futés d'entre vous seraient en droit de se demander : « bon dieu mais comment Nyan-Nyan sait-il que c'est le foutoir sur le Belétron ? ».

En effet, il vous suffira de mouiller votre index et, si vous les avez conservées et n'avez pas trouvé un usage sanitaire aux pages précédentes, les tourner à rebours et relire que lorsqu'il a sauté à l'eau avec Fleur-de-Courge, ça n'était pas le bordel sur le « Belétron ». Au contraire, c'était l'enthousiasme, l'enchantement et l'immense soulagement de voir réembarquer l'autorité.

Bon, je crache le morceau. Vous vous rappelez la première descente des malfaisants sur leur vedette de haute mer qu'ils remboursaient à tempérament ? Vous vous souvenez comment ils s'étaient renseignés sur mon compte en appelant le consulat de France à Kuala-Lumpur.

Je ne vous demande pas de relire ce qu'ils ont appris sur moi et qui leur a permis de me reléguer parmi les bons à rien, ce n'était qu'un énorme malentendu, je tiens à le préciser. Rappelez-vous seulement qu'ils utilisèrent un téléphone satellite et c'est ça qu'avait retenu Nyan-Nyan.

Aussi, quand il sauta à la baille avec Fleur-de-Courge, il avait bien un jerrycan au bout du bras droit. Mais au bout du bras gauche il avait un coffret contenant un kit satellite avec antenne accessoire externe et panneaux photovoltaïques pour le recharger.

Vous vous souvenez de l'homme de quart ? Ezéquiél, celui dont je vous ai demandé de retenir le nom, qui avait secondé Nyan-Nyan lors du désenvautrage du « Belétron » et avec qui ce dernier avait conservé des liens d'amitiés. Il faut reconnaître qu'il était plus utile que moi dans les moments de tension.

Eh bien, Nyan-Nyan était resté constamment en contact avec cet Ezéquiél, grâce à son téléphone satellite. Ça y est, on a compris ? Vous voyez qu'il n'y a aucune magie ni aucun truquage là-dessous, ce n'était pas la peine de lever les yeux au ciel.

Où qu'il fut dans l'océan indien, le « Belétron » était bel et bien à portée de porte-voix, ce qui fait que mettre de la distance entre les gens ou les objets, de nos jours, cela n'a pas les mêmes conséquences que jadis.

Je ne sais pas si je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui mais la Terre est beaucoup plus réduite maintenant que lorsque j'étais loupriot. Notez que j'ai dit réduite et non petite. Elle l'était moins lorsque l'information se déplaçait à la vitesse d'un cheval au galop. Vous feriez bien d'en profiter car, comme toute réduction, ça n'est sûrement que temporaire, tout doit disparaître.

Mais elle n'est pas réduite uniformément dans toutes les directions. Par exemple, elle l'est beaucoup plus entre l'aéroport de Roissy-Charles de Gaulle et celui de Shanghai-Pudong qu'entre la station Châtelet-les-Halles et l'aéroport précité par la ligne B du RER : vous mettez à peu près le même temps pour faire les deux trajets. Sauf si vous allez de la station Châtelet à l'aéroport de Roissy sur un cheval au galop.

Si on donnait à la Terre, par anamorphose, une forme correspondante au temps de trajet d'un point à un autre on obtiendrait quelque chose comme un visage grotesque atteint d'une maladie déformante dont le seul aspect vous ferait suffoquer de terreur, un ballon de baudruche dans lequel on a fait des nœuds. Mais à force de faire des nœuds dans un ballon de baudruche il finit par vous péter à la gueule.

Donc on est là, au beau milieu de la mer d'Andaman, à je ne sais combien de nautiques du « Belétron » et on en discute comme s'il était à portée de brasse coulée.

Et dieu sait s'il peut s'en passer des choses durant le trajet d'une brasse coulée, au milieu de la mer d'Andaman, avec ce foutu Carcharias Carcharodon, qui ne trouve pas la Terre réduite, lui, quand il s'agit de détecter de quoi becqueter pour ne pas crever la dalle.

Un coup de fil à Ezéquier, et hop ! L'affaire est dans le sac !
Affaire suivante ?

Pour en revenir à Nyan-Nyan, il finit par réussir à vendre son idée à Spalardo qui se retira dans son bureau pour prendre l'avis de Trump, Duterte et tant qu'à faire Bolsonaro. Il sortit enfin de sa conférence au sommet, l'air réjoui, en beuglant : « J'achète ! ».

Vous l'avez deviné, le prix que devait payer Bolsonaro, je veux dire Trump, non pardon, Duterte, ah, sapristi : Spalardo ! J'y suis ! Le prix à payer, c'était de laisser partir les passagers du « Jellyfish Beda » vers leur destin en faisant passer le mot : pas touche, fragile, objet d'art garanti par le quartel des salopards précités.

Ça y est, c'est la panique ! Je vous entends couiner : « Fleur-de-Courge, t'as oublié Fleur-de-Courge, connard ! ».

Premièrement, je ne vous autorise pas à élider le « tu », on dit : « n'aurais-tu pas oublié Fleur-de-Courge, virgule, connard ! », au risque d'emprunter au champ lexical du chauffeur de taxi qui vous transporte en catastrophe de Châtelet-les-Halles à Roissy-Charles de Gaulle quand la ligne B du RER est embolisée et qui, lui, est autorisé à en user si vous voulez attraper votre avion.

D'autre part, rassurez-vous, Nyan-Nyan n'avait pas oublié Fleur-de-Courge. Je vous ai dit qu'il l'avait transformée en rombière, ce n'est pas pour la laisser sur le « Jellyfish Beda ». Mais il savait bien que s'il témoignait du moindre intérêt pour Fleur-de-Courge, Spalardo lui mettrait le bâton dans les roupettes et se la garderait en otage, pour faire pression sur lui.

Si bien que lorsqu'il prétendit qu'il avait besoin d'un acolyte pour pousser sur le schlouïafzigüermoul afin d'entrer dans le navire par la trappe de quai en même temps que lui-même ferait

choir la bobinette, une fois qu'Ezéquier aurait tiré sur la chevillette depuis le poste de pilotage, et qu'il désigna un malabar de migrant pour l'accompagner, Spalardo, prudent lui demanda :

– Il faut vraiment de la force, pour pousser sur le schlouïafzigüermoul ?

– Ben... Non ! - avoua Nyan-Nyan, - ...Mais c'est au cas où j'aurais besoin d'une bonne poigne pour ouvrir un vasistas bloqué. Vous savez, ça gonfle avec l'air marin...

– Il n'y aura pas de vasistas à ouvrir - trancha Spalardo - prends la rombière là, devant, cela suffira. Je t'en foutrai des machins qui gonflent avec l'air marin !

Non mais des fois, c'était peut-être un salopard, Spalardo, mais il ne fallait pas le prendre pour un con.

C'est ainsi que Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge embarquèrent sur la vedette de Spalardo qui laissa le « Jellyfish Beda » repartir vers de nouvelles aventures.

Car comme tous les salopards, Spalardo était un joueur de poker, ce qui n'implique pas l'inverse, calmez-vous, vous pouvez continuer à bluffer entre vous sans culpabiliser ! Il avait fait tapis sur le « Belétron » et il entendait bien toucher le jackpot.

C'est dans la lumière du soleil couchant que la vedette de Spalardo approcha le « Belétron » par l'ouest, au cas où un passager ou un membre d'équipage aurait eu un accès de romantisme crépusculaire au lieu d'être en train de chercher la bagarre.

Avec la lumière du soleil dans la gueule et aveuglé soit par la faim soit par le rut, s'il avait déjà bouffé, il était peu probable qu'un quidam quelconque eût pu distinguer quoi que ce fût venant du couchant.

Le plan avait été établi de sorte que cinq des sbires de Spalardo se glissassent à la suite de Nyan-Nyan dans les soutes du navire, y établissent une tête de pont afin qu'ils pussent partir en reconnaissance dans le but d'estimer les méthodes à employer et les renforts à faire venir au cas où ils s'avéreraient nécessaires. Mais les choses se passèrent différemment.

La vedette glissait le long de la coque du « Belétron » avec Spalardo debout dans le poste de pilotage. D'où il était, c'est à dire à la hauteur des hublots des cabines de troisième classe, au plus près de la ligne de flottaison, il pouvait y jeter un coup d'œil pour satisfaire sa curiosité malsaine.

Qu'espérait-il y découvrir ? Seul un esprit malsain comme le sien pourrait nous le révéler. Demandez à Trump ou à Duterte, ils sont les mieux placés pour vous répondre. Quoi qu'il y vît, cela fut assez motivant pour qu'il s'exclamât soudain : « Je veux en être, je viens avec vous ! ».

Nyan-Nyan se figea et se tourna vers lui, atterré. N'allait-il pas faire entrer le loup dans la bergerie ? Venir à bout de malabars aussi méchants que ceux qui l'accompagnaient, c'était dans ses cordes car ils étaient aussi bêtes qu'ils étaient méchants, sinon, comment Spalardo eût-il pu les gouverner ?

Mais faire entrer Spalardo, il n'y avait jamais songé. Qu'avait-il pu voir dans ces cabines, généralement réservées aux familles nombreuses à petit budget, qui le motivât suffisamment pour qu'il prît le risque de quitter sa vedette et d'en confier le commandement à son second ?

C'était l'heure du coucher, les enfants étaient au lit et maman leur lisait l'histoire du petit Chaperon Rouge...

...et le Grand méchant Loup regardait par le hublot, prêt à souffler sur la maison de paille, à faire ouf ! et pouf ! ... Non la terreur m'égare, ça c'est l'histoire des trois petits cochons !

Reprends les rênes, Nyan-Nyan, il est encore temps de renoncer ! Dis qu'on ne veut pas t'ouvrir, qu'Ezéquiël a retourné sa veste et qu'il est maintenant du côté de Mère-Grand !

N'importe quoi, invente ! Tiens, je te nomme auteur, c'est toi qui signeras cet ouvrage grandiose qui n'entre dans la ligne éditoriale d'aucune maison d'édition digne de ce nom mais ne reste pas là hébété, comme moi quand on me demande si je prends du lait ou du citron avec mon thé et que je réponds « oui », alors la dame, patiente demande « oui quoi ? » et moi de répondre « oui madame ! ». En fait, je ne prends ni thé, ni lait, ni citron. Je ne bois que du café !

Nyan-Nyan ouvrait déjà la bouche pour suivre mes conseils, sortir de ce piège horrible et peut-être, pourquoi pas, finir par toucher des droits d'auteur dont il n'imaginait pas la minusculté, lorsqu'un déclic se fit entendre et la trappe de quai s'entrebâilla.

Fleur-de-Courge ne put faire autrement que ce qui avait été dit, elle grimpa le long de l'arête de la trappe de quai et poussa sur le schlouïafzigüermoul tandis que Nyan-Nyan faisait choir la bobinette.

Avec un chuintement de résignation, la trappe de quai s'affaissa, les sbires se précipitèrent à l'intérieur avec Spalardo à leur tête.

Le Grand Méchant Loup était dans la place.